

Document 1 : Repères sur la littérature maghrébine de langue française

Nous empruntons à Marc Gontard les trois périodes de l'histoire de la littérature marocaine de langue française : prémoderne, moderne et postmoderne, cf. « *Modernité-postmodernité dans le roman marocain de langue française* »

La période prémoderne

On identifie comme points de repère pour la période prémoderne les romans d'Ahmed Sefrioui, surtout, *La Boîte à merveilles* (1954) et les premiers romans de Mouloud Feraoun. Ce qui réunit ces premiers textes, c'est principalement la préoccupation de description et de témoignage sur la réalité sociale maghrébine, le caractère autobiographique des récits, une touche d'exotisme et de pittoresque censée à célébrer un espace familier, menacé par les effets de l'occupation étrangère.

À leurs débuts, les textes de la littérature maghrébine de langue française ont une caractéristique commune, celle d'être porteurs d'une mission et d'un message précis : exprimer le drame d'une société en crise, marquée par l'aliénation et la dépersonnalisation, traduire les mutations profondes subies par la société à l'époque de la décolonisation. Ces traits communs, auquel on peut ajouter celui de raconter des histoires spécifiquement locales, sans se préoccuper de la forme et de la structure des écrits, caractérisent les premiers textes de la littérature maghrébine, reconnue en tant que telle dans les années '50, période considérée « prémoderne », mais ils se prolongent également dans des textes de la période ainsi appelée « moderne », des années '80.

Marc Gontard synthétise cette période de la littérature prémoderne en francophonie :

« Les premiers écrivains sont souvent des enseignants ou des intellectuels, formés à l'école coloniale, qui reproduisent dans un français académique, les modèles littéraires dominants valorisés par l'institution (le roman réaliste et le récit autobiographique). D'où un effet massif d'acculturation... »

Cette période correspond à ce qu'on a également identifié en tant que période d' « avant l'expérience de Souffles », chronologiquement

antérieure à l'année 1966, date de la création de la revue Souffles, dont les principaux acteurs étaient les écrivains eux-mêmes, Abdellatif Laâbi, Abdelkébir Khatibi, Tahar Ben Jelloun, Mohammed Khaïr-Eddine.

Classification proposée par Abdallah Mdarhri-Alaoui, envisageant le roman marocain d'expression française en deux grandes périodes, avant et après l'expérience de Souffles, cf. « *Le roman marocain d'expression française* »,

La période moderne

Vue la difficulté de tracer des limites clairement définies pour une période historique tellement courte, la classification de Marc Gontard connaît une subdivision à l'intérieur même de la période moderne, toujours en fonction du manifeste de la revue Souffles. Ainsi, il y distingue une **période de la modernité contestataire** qui, « *tout en utilisant les formes réalistes du roman engagé, dénonce le processus d'acculturation engendré par la situation coloniale* » et une **période de modernité explosive** caractérisée principalement par sa « dimension expérimentaliste ».

La période de modernité contestataire est également reconnue en tant que **celle des romans de l'aliénation**. En dépassant le courant ethnographique, ces romans ont **en commun la dénonciation de l'exploitation coloniale, l'expression d'une déchirure identitaire, l'écartèlement entre deux modèles culturels, l'aveu d'une perte et la recherche d'une individualité, les difficultés de trouver un point d'équilibre dans un monde éclaté**. Tous ces romans, autant que les débats qu'ils ont suscités dans une société ancrée dans un passé douloureux et trop récent pour qu'il puisse être ignoré, **témoignent principalement des marques d'une double culture, empreinte incontournable de toute la production littéraire maghrébine**.

La deuxième grande période de la modernité, celle qui a ouvert le chemin vers l'expression dans la littérature des **parcours des plus en plus individualisants, est représentée par deux moments majeurs dans l'évolution de la littérature maghrébine**.

Il s'agit, d'une part, **de la publication du roman *Nedjma* de Kateb Yacine et le mouvement autour de la revue francophone Souffles**.

Le rôle précurseur de *Nedjma* (1956) en ce qui concerne le **renouvellement formel de la littérature maghrébine de langue française**

est sans conteste (séparation nette de l'écriture maghrébine des formes classiques).

Jacques Noiray écrit à ce propos :

« Radicalement insolite au moment de sa publication, [...] l'œuvre de Kateb, aujourd'hui encore, n'a rien perdu de sa force ni de sa fécondité. Sans elle, ni Mohammed Khaïr-Eddine, ni Rachid Boudjedra, ni Abdelkébir Khatibi, ni Tahar Ben Jelloun, entre bien d'autres, n'auraient sans doute écrit de la même façon »

Noiray souligne aussi l'influence considérable que le texte de Kateb a suscité pour toute la littérature maghrébine, considérant qu'elle « *s'est montré décisive, en provoquant une prise de conscience des nouvelles formes d'écriture, de sorte que l'on peut aujourd'hui, parler d'un véritable "Nouveau-Roman maghrébin"* ». Le mérite de Kateb est d'avoir compris qu'un contenu révolutionnaire ne peut s'exprimer pleinement que par une écriture révolutionnaire s'attaquant à sa forme et à sa structure.

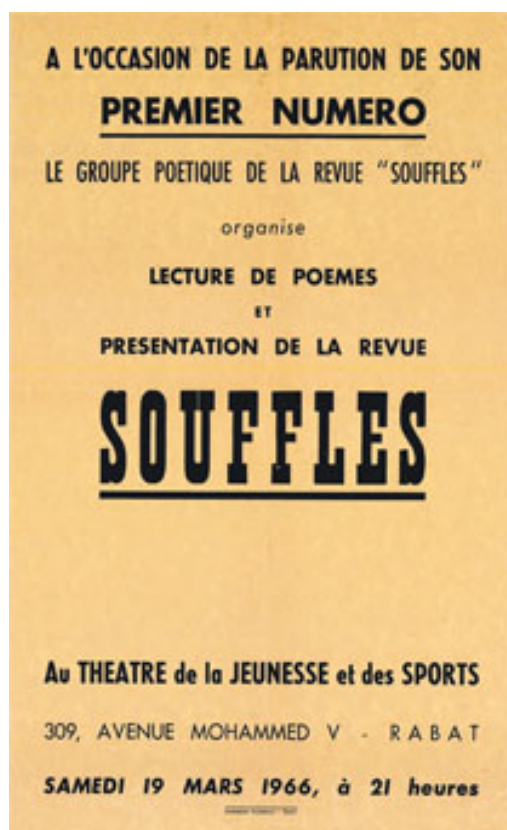
Avec le texte de Kateb, on se trouve en pleine révolution scripturale : éclatement et mélange des genres et des formes, syncopes de la linéarité, déconstruction systématique de la chronologie, caractère fragmentaire, multiplication des narrateurs et des points de vue, alternance des récits à la première et à la troisième personne, circularité du récit par la reprise à la fin du roman de fragments qui se trouvaient déjà au début, tous ces éléments justifient pleinement une obsession de la forme qui se retrouvera au cœur de la littérature maghrébine ultérieure. En même temps, à ce bouleversement d'ordre formel répond en écho une mise en question de la construction du sens : un souffle de mystère poursuit le personnage de Nedjma, en rendant son trajet incomplet et inachevé. La perte de sens est vouée à intégrer le lecteur au processus de sa construction. En ce qui concerne la nouveauté absolue du texte de Kateb, c'est à juste titre qu'Abdelkébir Khatibi remarquait : « *Avec Kateb, il s'agit d'une mise en question de tout le roman moderne* ».

C'est par cette attitude que l'on comprend l'importance de l'écriture comme contenu elle-même, considérée dans une dynamique du rapport entre la forme, le contenu et la technique. Cette idée de l'unité était saisie très tôt par Abdelkébir Khatibi, qui, dans son étude sur le roman maghrébin, affirmait : « *Nous partons de l'idée que l'écriture et ses procédés constituent par eux-mêmes un ensemble d'attitudes analysables*

à différents niveaux, attitudes vis-à-vis des êtres et des objets, attitudes vis-à-vis de l'écriture elle-même ».

Bien des écrivains maghrébins se situent dans le sillage révolutionnaire inauguré par Kateb Yacine ; Tahar Ben Jelloun reconnaît par ailleurs sa dette envers l'écrivain algérien dans un très bel hommage qui appelle une mise en abyme des références littéraires : « *Sans Nedjma, peut-être que nous autres écrivains maghrébins de la génération de l'indépendance, nous n'aurions pas écrit ce que nous avons écrit. Comme le dit Abdellatif Lâabi, « nous descendons tous du manteau de Nedjma ! »* »

Le deuxième moment important qui a conduit au renouvellement des formes d'expression de la littérature maghrébine et celle marocaine en particulier, est représenté par le mouvement littéraire suscité par la création de la revue *Souffles*, en 1966.



Couverture de la première édition de la revue «Souffles/Anfas»

Loin de s'identifier à une simple revue littéraire, elle représente un espace de réflexion culturelle tout autant que de débat autour des choix socio-politiques du Maroc et du monde arabe en général. La revue est apparue à un moment de passage d'une époque à l'autre, un moment de l'histoire où le traumatisme colonial était encore présent, où le politique primait encore sur le culturel.

Au lendemain des indépendances, l'avenir des pays du Maghreb a soulevé un grand débat parmi les intellectuels maghrébins. Si on se limite au cas des intellectuels francophones, nous pouvons affirmer que leur position était très délicate et leurs rapports à la langue d'expression souvent ambigus : le contexte historique, la réalité encombrante de la colonisation, suivie par le mouvement de libération, a conduit à une réception dévalorisante de ces intellectuels, aux yeux du grand public marocain. On leur reprochait d'exprimer des idées étrangères au patrimoine culturel national et, pire encore, la manifestation de ces idées à travers l'instrument linguistique de l'ex colonisateur, la langue française. **Dans un contexte socio-politique semé de doutes, de revendications, de contestations et de tensions**

extrêmes, les auteurs d'expression française ont développé un mouvement culturel et esthétique autour de la revue *Souffles*, qui allait jouer un rôle déterminant tant dans la création littéraire que dans la réflexion théorique.

Au cœur de cette réflexion se trouvaient les **questions de la langue**, de la littérature au Maroc et la tentative de définir les options idéologiques d'une population longtemps marginalisée. Les principaux protagonistes des débats autour de la revue étaient des écrivains tels Abdellatif Laâbi, le directeur de la revue, El Mostafa Nissaboury, Abdelaziz Mansouri, Abdelkébir Khatibi, Mohamed Khaïr-Eddine, Tahar Ben Jelloun.

Le Prologue de la revue, publié dans son premier numéro, concentre toutes les recherches d'écriture ultérieures, confondues dans un même projet de subversion du langage. Il faut tout d'abord remarquer une attitude de délimitation nette du passé littéraire marocain, mis à l'index : La contemplation pétrifiée du passé, la sclérose des formes et des contenus, l'imitation à peine pudique et les emprunts forcés, la gloriole des faux talents constituent le pain frelaté et quotidien dont nous assomment la presse, les périodiques et l'avarice de rares maisons d'édition. Sans parler de ses multiples prostitutions, la littérature est devenue une forme d'aristocratie, une rosette affichée, un pouvoir de l'intelligence et de la débrouillardise.

Démasquée dans son ancrage à l'histoire, dans un déterminisme pathétique qui ne réussit pas à dépasser le rapport du colonisé et du colonisateur dans le domaine culturel, la littérature maghrébine était accusée d'être « *une espèce d'immense lettre ouverte à l'Occident, les cahiers maghrébins de doléances en quelque sorte* ». C'est surtout contre ce mimétisme des formes scripturales occidentales que le message du manifeste se veut essentiellement séparateur.

Le problème du choix linguistique est traité en tant qu'aléatoire, puisque le vrai problème qui se pose, c'est d'arriver à une harmonie entre la langue écrite et « le monde intérieur du poète » et « son langage émotionnel intime ». La langue française et les idées progressistes qui étaient souvent véhiculées à travers elles ne seraient donc plus mises à l'index, mais au contraire, elles allaient devenir un moyen de lutte que les écrivains s'assumaient consciemment.

L'importance majeure du mouvement culturel autour de la revue Souffles réside donc dans le questionnement de l'identité nationale en rapport avec la situation linguistique, un rapport qui se déclare dorénavant moins marqué par des tensions. Avec le recul du temps, le fondateur de la revue, Abdellatif Laâbi, affirme à ce propos :

« Qu'elle soit arabe ou française, la langue de l'écrivain est d'abord sa propre langue, celle de son souffle particulier, de sa mythologie et de sa vision du monde, de son vécu sensible et objectif, de la maîtrise qu'il a pu acquérir de sa réalité sociale et de la réalité humaine en général ».

On retrouve inscrit dans cette affirmation à visée synthétique, concernant la question du choix de la langue, le passage d'une conception créatrice se revendiquant du mouvement collectif, progressiste et innovateur à tout prix, vers une prise de conscience de l'individualité, d'un parcours culturel plus personnel, régi par les marques du talent, de la sensibilité, des valences créatrices particulières, distinctives. Ainsi, si certains écrivains tentent une « guérilla linguistique » (Khair-Eddine), d'autres envisagent une langue dialogique qui fasse surgir la langue maternelle dans la langue française (Khatibi).

Le mérite de la revue Souffles est d'avoir réussi à dépasser l'interrogation abyssale concernant l'acte d'écrire comme rendant compte d'une culture purement marocaine, traditionnelle ou bien une culture répondant aux exigences de la Métropole.

La revue a mis en marche une conception de l'écriture insurrectionnelle qui ébranle le domaine de la littérature arabe et celui de la littérature d'expression française à la fois.

Le renouvellement du mouvement culturel consistait dans une tentative d'harmoniser toutes les sources de la création culturelle, avec ses multiples composantes, venant de tous les horizons, culture nationale ou étrangère, arabe ou non arabe.

L'évolution de la littérature marocaine d'expression française est incontestablement redevable au travail de contestation et de renouvellement mené par le mouvement intellectuel et littéraire autour de la revue Souffles. À cet héritage collectif s'ajoutent sans conteste les expériences individuelles, mais celles-ci se revendiquent plus ou moins des chemins ouverts par l'expérience de Souffles.

Le dépassement de cette époque de la modernité est redevable à un certain **apaisement de la problématique d'identité collective, aux conséquences du bilinguisme assumé en tant qu'enrichissement de l'expression littéraire, à la transition vers une problématique plus individuelle, celle du moi face à son altérité.** Par le passage d'une « littérature de l'idem (où il [l'écrivain] se fait le porte parole d'une identité collective) à une littérature de l'ipse, c'est-à-dire du moi », **Marc Gontard identifie l'entrée du roman francophone dans la postmodernité, à partir des années 1980.**

Les **caractéristiques principales** justifiant l'emplacement du roman francophone dans le **courant postmoderne** seraient « *l'expérience de l'étrangeté à soi, [le] déport migratoire vers l'autre, [la] co énonciation* ». Cette triple caractéristique, **accompagnée des concepts de discontinuité, d'hétérogénéité et d'imprévisibilité, propres à la pensée du postmodernisme**, développée par Jean-François Lyotard, enrichis par Édouard Glissant du terme de composite, de dispositif du métissage qui « agit principalement à un double niveau : au niveau du code (...), et au niveau des langues », **sont suivis** par Marc Gontard à l'œuvre **dans les textes de Tahar Ben Jelloun, (L'Enfant de sable (1985), La Nuit sacrée (1987), La Nuit de l'erreur (1997), d'Abdelkebir Khatibi (Amour bilingue) ou d'Edmond Amran El Malleh.**

Le critère linguistique utilisé parfois dans cette classification est destiné, parfois, à embrouiller toute prétention de clarté et de rigueur. Faudrait-il parler de littérature maghrébine d'écriture française, ou bien de littérature maghrébine d'expression française ? Littérature maghrébine francophone ou de langue française ? La difficulté va en empirant car les manières formelles de classification s'accompagnent de distinctions de contenu. À titre d'exemple, on propose de distinguer entre la littérature maghrébine d'écriture française et celle d'expression française, selon le critère d'un certain statut de dépendance par rapport au français. Ainsi, la littérature d'écriture française serait-elle celle qui fait recours au français comme une langue de nécessité pour rendre compte du statut social de colonisé, tandis que la littérature d'expression française serait celle dans laquelle les écrivains se sont approprié le français en y introduisant de nouveaux procédés, syntaxiques ou linguistiques. Ce qui pourrait être le cas de Ben Jelloun parmi d'autres écrivains marocains.

Le contexte actuel est marqué par une réévaluation des concepts d'écritures francophones et un acheminement de ce qu'on a appelé la littérature maghrébine de langue française, ou bien d'expression française, vers la dénomination hospitalière de « littérature-monde », dépassant les enclaves, la territorialisation et les cloisonnements qui séparent un centre d'une périphérie ou bien qui laissent juger la périphérie en fonction d'un rayonnement venant d'un centre ; un réinvestissement du regard critique porté sur les textes de Ben Jelloun s'impose, en ce sens de la **revalorisation esthétique de son œuvre** parmi les œuvres littéraires qui sont, avant tout, « les grammaires et les dictionnaires de l'Être », **capable de la replacer dans la littérature tout simplement**. Les propos de Ben Jelloun sont indicatifs à cet égard : « *Il me paraît urgent que cette littérature [la littérature maghrébine d'expression française] retrouve le territoire de la littérature en général et ne soit pas à chaque fois mise en annexes comme dans certaines anthologies où à l'écart comme dans certains dictionnaires* »

Tahar Ben Jelloun, in « Conversation avec Tahar Ben Jelloun », propos recueillis par Denise Brahimi, in Notre librairie, 10 ans de littératures, 1980-1990, I, Maghreb-Afrique Noire, no 103, oct.-déc. 1990, pp. 41-44